

Lil Esuria

LE MEURTRE DES NUAGES

ROMAN NOIR

LES NETSCRIPTEURS
EDITIONS



Lil Esuria

Le Meurtre des nuages

ROMAN NOIR

LE MAKING OF

**LES NETSCRIPTEURS
ÉDITIONS**

LE MAKING OF DE L'OUVRAGE vu par l'auteur

Il est simple de parler de l'Écrire, pour la bonne raison qu'au fond, comme de toutes les choses essentielles, il n'est rien de cela qui puisse se dire. « C'est le train de l'écrit qui passe par votre corps », suggère Marguerite Duras. Sans doute n'existe-t-il pas de formule plus proche de ce que l'Écriture procure. C'est un train, à la fois possibilité de se jeter sous lui et promesse de voyage. Il passe, en vous, sur vous. Se donner à lire procède de la même inconscience du danger. S'ouvrir le ventre un peu, donner à lire ses entrailles comme dans l'Antiquité. J'accepte volontiers que l'on considère mon désir d'avoir voulu faire publier *Le Meurtre des nuages* comme de l'exhibition pure et simple, obscène, l'exhibition d'une plaie ouverte qui ne pourrait prendre fin qu'à cette condition : que d'autres la voient. Ce qui peut paraître paradoxal trouve sa clarification dans une métaphore simple qui est celle de la grossesse, et que d'autres ont faite avant moi.

Je suis la fille-mère du *Meurtre des nuages*. Ce roman, c'est avant tout Max, le choc comme toute véritable rencontre, un adolescent condamné que j'ai haï autant que j'ai voulu l'aider. Je l'ai porté, trop tôt peut-être. Je l'ai vu grandir et périr, il a fallu m'en débarrasser. J'ai cru que je pouvais. Écrit dans la précipitation, nuit et jour pendant deux ou trois mois – c'est par ailleurs le premier roman que j'ai réussi à écrire jusqu'au bout –, je l'ai mis au fond d'un tiroir comme on laisse un couffin dans un square, sous un banc, je lui ai murmuré de se taire, chut ! tu es inconvenant, et j'ai voulu le laisser mourir, sans le lui dire. Mais dans cette métaphore de la grossesse, l'instinct maternel trouve aussi sa place. Quelques années plus tard, j'ai compris que je ne pourrais jamais écrire réellement de la façon dont je voulais écrire, en quelque sorte que je ne pourrais jamais trouver mon style, tant que je n'aurais pas fini d'élever cet enfant-là, tant

qu'il ne prendrait pas son indépendance. C'était comme un cri désespéré, silencieux.

J'ai envoyé mon manuscrit à plusieurs maisons d'édition dont j'avais trouvé les coordonnées sur Internet. Des refus par centaines ne me freineraient pas, mais j'avais peur de ne pouvoir être vraiment ce que j'étais devenue au sortir de ces années, de ne pouvoir devenir moi si Max ne sortait pas de mon corps, n'allait pas vers l'Autre. On m'a proposé deux ou trois contrats qui bizarrement me laissèrent un peu de marbre, comme si quelque chose ne collait pas.

Quelques semaines passèrent puis je reçus un coup de fil d'Isabelle. Un coup de fil, au lieu d'un contrat sans introduction. Son travail était neuf, les Netscripteurs aussi en quelque sorte débutaient comme moi, et j'ai senti que nous avions toutes deux le besoin et l'envie de placer l'espoir et la confiance réciproquement en chacune de nous. Et ce fut juste... évident. Croyant intimement au pouvoir de l'intuition, j'ai laissé faire, j'ai fait. J'avais besoin de savoir si cet enfant n'était pas un monstre, si on pouvait le comprendre, si d'autres pouvaient le comprendre, compatir et détester. Avoir un avis sur l'éducation que j'avais donné à cet enfant précoce, le remettre dans le droit chemin parfois pour qu'il soit « sortable », m'aider financièrement aussi – on voudrait pouvoir dire que dans la littérature cela ne tient aucune place, mais ce serait faux – et enfin, surtout, ne jamais trahir à la fois mon amour et ma haine pour ce *Meurtre des nuages*, qui naquit à une période si sensible et particulière qu'est l'adolescence, voilà tout ce qu'a fait Isabelle. J'ai eu peur, moi, de le faire, de le trahir plus qu'elle ne le ferait, car en quelques années, qui plus est lorsqu'on fait des études de Lettres, le style – et les méthodes s'il y en a – changent, évoluent, les histoires d'amour dont découlent ces grossesses ne sont plus vraiment les mêmes. Je suis heureuse aujourd'hui de constater que *Le Meurtre des nuages* conserve le sentiment d'une période de laquelle il ne me reste que très peu de souvenirs.

Le travail avec les Netscripteurs a pris un an et demi environ, si mes souvenirs sont bons. J'ignore si cela est plus long ou plus court qu'avec un autre éditeur, et à vrai dire cela m'est égal. Pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'après autant de temps passé à vouloir me débarrasser de Max, celui-ci pouvait bien attendre encore un peu. Et ensuite, surtout, car le travail s'est fait en douceur, sans stress. J'ai pu continuer à gérer mes études sans manquer de temps, puisque les Netscripteurs sont très sensibles à cela. J'ai pu trouver le temps de réfléchir, de discuter avec Max une dernière fois, de lui dire au revoir, ce n'est plus dans mes bras qu'il te faudra venir pleurer. Sans difficulté autre que de continuer à le comprendre. Isabelle, je pense, sait ce que ce livre est, elle l'a pris en main, par la main, et moi avec lui. Encore une fois, il n'est pas de mots pour évoquer l'évidence. Je garde précisément le souvenir d'Isabelle au téléphone, en train de gérer en même temps plusieurs travaux de correction pour financer les ouvrages auxquels elle croit. Ce coup de téléphone est récent. C'est donc récemment que j'ai compris que, au-delà du fait d'avoir trouvé un éditeur pour ce premier roman, au-delà d'un contact humain même, j'avais rencontré quelqu'un qui travaille avec autant de passion que moi pour ce qu'il fait. L'Écriture – bonne ou mauvaise – m'étant vitale, je crois pouvoir dire que j'aimerais travailler avec des gens aussi passionnés tout au long de ma vie, dans le domaine de l'Écrire comme dans celui du Vivre.

Le plus angoissant, c'est de garder foi dans les enfants qui suivront. Continuer de satisfaire ses premiers lecteurs : ses amis, sa famille, mais Les Netscripteurs surtout, Isabelle, parce que c'est par elle que tout a commencé.

Lil Esuria

LE MAKING OF DE L'OUVRAGE vu par l'éditeur

De nombreux jeunes poursuivent une activité d'écriture depuis plusieurs années, que ce soit à travers le média Internet ou d'une manière plus « classique », et produisent des textes souvent inventifs et riches en questionnements sur notre société. Ils ont envie de s'exprimer et des compétences pour le faire.

Généralement refusés par les maisons d'édition qui ne souhaitent pas prendre le risque de publier de jeunes auteurs inconnus et s'engager dans un long travail éditorial, ces textes n'ont que peu de chances d'être publiés et leurs auteurs d'être reconnus.

Le pari de la maison d'édition Les Netscripteurs est, après sélection des textes potentiellement « publiables » (susceptibles d'intéresser et enrichir le lecteur tout en lui procurant un plaisir de lecture), d'employer son savoir-faire technique pour permettre la concrétisation de ces projets d'édition et révéler le talent de leurs auteurs. Il s'agit d'un accompagnement dans un vrai travail d'écrivain qui s'adapte au fonctionnement de chacun. L'apport d'un zeste de maturité, d'une certaine rigueur dans la construction du récit et l'utilisation de la langue, un regard extérieur et critique, permettront à l'auteur d'aller au bout de lui-même et de produire une « œuvre de qualité ».

Les auteurs doivent, en contrepartie du risque pris et du travail engagé par Les Netscripteurs, s'investir à leur tour dans un travail collaboratif sur le texte qui peut être parfois léger, mais parfois assez poussé, plus ou moins long. L'objectif est que l'écriture serve au mieux le récit de l'auteur, et prenne le lecteur en considération. L'auteur est responsabilisé, maître de son histoire, il doit néanmoins tenir compte des observations de l'éditeur pour faire évoluer son texte si nécessaire.

Mon tout premier contact avec Lil Esuria date de novembre 2007, via le site Internet des Netscripteurs, Lil avait alors 19 ans

et témoignait de son appétit d'écriture, mais aussi de sa crainte de voir le manuscrit d'un jeune auteur jugé à l'aune de l'âge de ce dernier dont « on pense sans préambule qu'il ne peut posséder de réflexion réelle et encore moins de profondeur littéraire ». Elle me confiait également avoir « ses propres idées sur la littérature » et souhaiter « avec l'aide d'une maison d'édition qui voudra bien prendre ce risque, faire quelque chose qui en vaille la peine. » Je l'ai incitée à m'envoyer ses écrits en l'assurant de notre absence de préjugés quant à son âge.

Le Meurtre des nuages (qui s'appelait différemment à l'époque) est le premier texte qu'elle m'a transmis, elle m'a adressé d'autres nouvelles par la suite.

Ce texte a été lu par plusieurs personnes dans le cadre du comité de lecture des Netscripteurs (et bien sûr par moi-même), toutes ont été touchées par cette histoire et la manière dont Lil nous la raconte. En effet, si la thématique est sombre, la construction du récit et le style surréaliste de l'auteur captent d'emblée notre attention et nous font partager, malgré un sentiment croissant de dégoût et d'effroi, les frasques et les détresses de Max. Ce personnage, devenu franchement antipathique par l'utilisation qu'il fait de son « don », nous touche cependant par la manière dont il est lui-même victime de sa quête effrénée de plaisir et nous renvoie à notre humanité.

Comme le disait Lil Esuria en présentant son texte : « Au fond, il n'a fait qu'être humain. (...) Nous le détestons parce qu'il est détestable. Mais c'est parce qu'il est humain, comme nous, que nous le haïssons. Nous le jugeons comme il a jugé les autres, nous l'abhorrons comme il a abhorré les autres, nous étranglerions son orgueil, pourtant propre à chacun de nous. Mais qu'aurions-nous fait à sa place ? Qu'aurions-nous mérité alors ? »

À travers ce travail sur l'humanité, la quête de liberté et ses limites, la domination de l'inconscient et l'importance du refoulement, l'auteur nous fait réfléchir à la fugacité de la vie, mais aussi à celle des souvenirs qui, pour marquants qu'ils puissent

être, demeurent des images mentales. Comme les nuages (et les désirs de Max), ils se transforment, se dissipent ou se camouflent sous d'autres formes.

J'ai téléphoné à Lil Esuria en avril 2008 pour l'informer que son texte nous intéressait, discuter ensemble du travail éditorial pressenti à ce stade et l'inviter à la patience : je travaillais à l'époque sur *Prophets* avec SoFee L. Grey, série de fantasy dont le premier tome est sorti à l'automne 2008, et les travaux supplémentaires qui m'aident à financer les ouvrages des Netscripteurs bousculent fréquemment mon planning.

Notre collaboration s'est concrétisée en mai 2009 par la conclusion d'un contrat d'édition, rapidement suivie de l'envoi à l'auteur du texte après première correction de l'éditeur et de fiches sur la procédure de correction et sur les améliorations (nécessaires ou possibles) restant à effectuer, des propositions de modification... Cet envoi s'est complété d'un entretien téléphonique, histoire de s'assurer que nous étions bien sur la même longueur d'onde. En effet, la distance Nancy-Marseille ne permettait pas les séances de travail dans mon salon comme cela avait été le cas avec SoFee L. Grey.

L'ultime étape de correction, par l'éditeur et par l'auteur, s'est déroulée en octobre 2009. Entre-temps, de nombreux échanges de mails m'auront permis de prendre en considération les opinions de l'auteur sur les différents éléments du livre, de les intégrer à ma réflexion et de la tenir informée de l'avancement de l'élaboration de l'ouvrage. Notre première rencontre physique n'aura donc lieu qu'après la sortie du livre, lors d'un festival en région parisienne qui, en réduisant le kilométrage pour chacune, nous permettra d'envisager ensemble la naissance de ce livre et sa promotion.

En dehors des qualités propres au texte de Lil Esuria, un autre facteur a motivé sa sélection pour publication : la prédominance de thématiques sombres, « dures », dans la plupart des écrits que m'envoient les jeunes auteurs, quel que soit le genre

littéraire choisi. D'abord étonnée, puis interrogée par cette noirceur généralisée, j'ai choisi de m'en faire l'écho et de témoigner par mon activité d'éditeur d'une certaine préoccupation des jeunes, cristallisée dans l'écriture. Néanmoins, si la violence est très présente dans de nombreux textes, leurs auteurs ne sont pas pour autant des psychopathes déments incitant à la débauche ou à l'agressivité, mais à l'image de Lil Esuria ou de SoFee L. Grey, de douces jeunes femmes à l'aise dans leurs études qui ont su capter une certaine inquiétude ambiante et nous amener à y réfléchir de façon intime.

L'interprétation de Laurie Liautaud, la jeune illustratrice et graphiste qui a réalisé la couverture, exprime la distanciation et l'appropriation du lecteur. À partir d'une commande assez précise de l'éditeur, Laurie a intégré sa perception de l'histoire à son œuvre graphique. Je vous livre ici des extraits des commentaires de ses propositions. Ils témoignent, si besoin était, du travail de reconstruction et de quête de sens à l'œuvre dans l'acte de lecture. Elle a voulu « exprimer la tension, accentuer la colère du personnage, la rendant grimaçante : traits du visage tendus, bouche déformée par le cri et l'angoisse, muscles de la mâchoire saillants. Le crayonné souligne le côté brut, incertain, du personnage, mis en évidence par la bande de fond blanc. Cette dernière éclaire le thème noir du livre et donne une solution aux cauchemars de Max : il lui suffirait d'ouvrir un peu plus les yeux sur le monde qui l'entoure pour mieux se diriger et ne pas sombrer dans la folie. » À ma demande d'une ambiance rappelant l'univers « sexe, drogue et rock'n roll » du livre, elle livre une atmosphère psychédélique, dont les couleurs flashy évoquent la folie et les hallucinations de Max. L'« explosion » au niveau de la bouche « donne de la voix » au personnage qui nous raconte son histoire et la mise en valeur des yeux (fermés) témoigne du parti pris de sa vision des choses, de son point de vue, mais aussi de son aveuglement.

Isabelle Marin